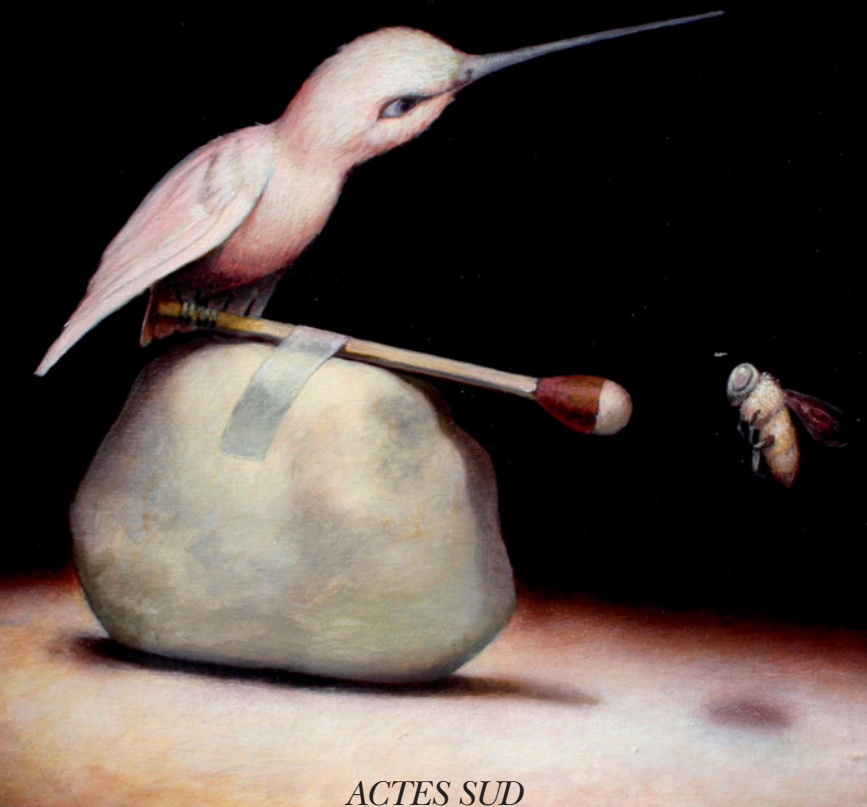
ALBERT
SÁNCHEZ PIÑOL

Treize mauvais quarts d'heure

contes traduits du catalan par Marianne Millon



ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Ils sont au fin fond de la savane, au milieu de la mer Baltique, dans une salle d'opéra qui abrite le congrès de l'Internationale socialiste, ou dans la Rome des Césars. Il y a là des Sélénites embusqués, des zèbres philosophes, une prostituée cubaine avalée par une armoire, un Esquimau et un ours polaire qui semblent jouer à chat glacé.

Tout est loin, différent, aux antipodes de notre quotidien, de nos aspirations et de notre légitime "quant à soi" d'*Homo sapiens*. Las, il faudra admettre que si ce n'est pas notre stricte réalité, c'est bien notre triste vérité que ces contes donnent à voir. Qu'avons-nous en commun avec ces créatures surréalistes : absolument toutes les peurs. Celle de la solitude, de la folie, de la mort, de l'abandon.

Oniriques, fantastiques et drolatiques, ces contes moraux sont un miroir de la condition humaine, autant qu'une charge contre nos besoins artificiels d'hommes modernes. Une constante pour cet écrivain anthropologue (il a passé plusieurs années au Congo) qui certifie n'avoir jamais rencontré un seul pygmée dépressif.

Né à Barcelone en 1965, Albert Sánchez Piñol est l'auteur d'un essai et d'un recueil de nouvelles. Ses romans, La Peau froide *(Actes Sud, 2004 ; Babel n° 781) et* Pandore au Congo *(Actes Sud, 2007 ; Babel n° 1010) ont connu un succès international.*

Illustration de couverture : © Mike Brown

DU MÊME AUTEUR

LA PEAU FROIDE, Actes Sud, 2004 ; Babel n° 781.
PANDORE AU CONGO, Actes Sud, 2007 ; Babel n° 1010.

Titre original :
Tretze Tristos Tràngols
Editeur original :
La Campana, Barcelone
© Albert Sánchez Piñol, 2008

© ACTES SUD, 2010
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-09502-4

ALBERT SÁNCHEZ PIÑOL

Treize mauvais quarts d'heure

Traduit du catalan
par Marianne Millon

ACTES SUD

QUAND LES HOMMES TOMBAIENT DE LA LUNE

Les événements semblent lointains aujourd'hui, mais tout a commencé il y a deux ans, par une nuit d'hiver. Au beau milieu du dîner, on entendit mugir la vache, qui était traite tous les matins. Mais, le soir, il lui arrivait de souffler de cette façon si pénible. On aurait dit un de ces coqs fous, qui chantent toute la journée, sauf au lever du soleil.

— Va la traire, m'ordonna mon père.

Il garda les yeux rivés sur son assiette, comme toujours quand il parlait en mangeant. Je ne voulais pas y aller. Il faisait un froid terrible et l'étable se trouvait à cinquante pas de la maison. J'y allai, bien sûr. Mon père était un colosse ; lui seul pouvait dire non à la maison. Avec grand-mère. Mais je parlerai de grand-mère plus tard.

Je pris le seau en métal et sortis. Mon Dieu, comme il faisait froid. Je m'en souviens encore. Je n'avais pas mis mes gants, ma peau faillit rester collée à l'anse. Ma bouche rejetait une vapeur pareille à de la fumée de bois vert. En arrivant, j'avais les doigts violacés.

J'entre dans l'étable et je dis : Ta gueule, sale vache ! (Ou peut-être : Ta gueule, saloperie de vache ! Je ne me souviens pas bien, j'étais encore un gamin et j'aimais dire des gros mots quand mon père ne m'entendait pas.) Je m'assieds sur le tabouret, lui saisis les pis, ils sont secs. Je me lève, lui balance

un coup de poing sur l'arrière-train et crie : Qu'est-ce que tu as à grogner, idiote de vache ? A cet instant, je me suis retourné. Je ne sais pas pourquoi, mais je me suis retourné.

L'homme se trouvait juste derrière moi, debout, muet, avec un regard de hibou. Seules quelques bottes de foin qui dissimulaient la moitié de son corps nous séparaient. Il avait une peau de girafe. En fait, les girafes et les vaches ont une peau très semblable. C'est-à-dire blanche avec des taches noires. Ces dernières sont si étendues qu'on ne sait pas toujours si les bêtes ont la peau blanche avec des taches noires ou noire avec des taches blanches. Ça n'a pas d'importance. Mais si je dis que la peau de l'homme ressemblait à celle des girafes, et non à celle des vaches, c'est pour deux raisons très importantes. La première : à l'époque, je collectionnais des images d'animaux d'Afrique. La deuxième : il lui sortait deux cornes du front, exactement comme celles d'une girafe.

Je tombai à la renverse. Curieusement, il prit peur devant mon effroi. Chose encore plus curieuse, je pensai que nous n'avions ni l'un ni l'autre de raison de prendre peur de nos frayeurs réciproques.

— Qu'est-ce que tu fais là ? lui demandai-je.

— J'ai froid.

— D'où viens-tu ?

— De la Lune.

Il me dit tout cela par signes, car il ne parlait pas notre langue. Mais il se faisait très bien comprendre. Je n'avais jamais vu un homme de la Lune. C'était une chose étrange. A cause de la peau et des cornes. Tellement étrange que je ne sus que faire. En réfléchissant bien, pourquoi aurais-je dû faire quelque chose ? Il venait de la Lune et il avait froid, c'était tout. Je ramassai donc le seau et

rentrai à la maison. Mais, quand je m'assis à table, mon père remarqua que le seau à lait était vide. Il l'aperçut et leva la main droite, comme toujours quand il voulait distribuer des gifles.

— Dans l'étable, il y avait un homme de la Lune ! me défendis-je avant que la gifle ne me tombe dessus.

— Un homme de la Lune ? me demanda-t-il, la main encore levée. Sacré nom de Dieu !

J'ai expliqué que mon père était le seul à pouvoir prononcer certains mots. Quand c'était lui, cela ne posait pas de problème, quand c'était moi, les baffes pleuvaient. Il se leva, prit le balai et sortit à toute vitesse. Mon frère grimpa vers la fenêtre et colla les mains sur la vitre. Mon grand-père tournait le dos à la fenêtre ; il lui suffit de se retourner et d'étirer légèrement le cou, tout en grignotant un quignon. Je ne vis pas grand-chose, mais j'entendis.

— Sors d'ici tout de suite, mon salaud, criait mon père. Et aussi : Salaud, sors d'ici tout de suite !

Ensuite, je vis quelque chose. L'homme de la Lune courait à travers le pré, il grimpait sur la colline et disparaissait de l'autre côté. Je songeai que, s'il ne trouvait pas rapidement une autre étable, il allait mourir de froid. Mon frère s'étouffait de rire. Nous dormions dans le même lit et il passa la nuit à rire et à péter.

Chez nous, il y avait beaucoup d'hommes. Mon père, mon grand-père, mon frère et moi. La seule femme était grand-mère. J'ai dit que je parlerais d'elle, alors il me faut tenir parole.

Ce n'était pas ma grand-mère, c'était la grand-mère de la grand-mère de mon grand-père. Je sais, c'est difficile à comprendre, car, d'habitude, les gens ne connaissent pas la grand-mère de la grand-mère de leur grand-père. Ce que je veux dire, c'est

qu'elle était très, très, très vieille. Tellement, qu'on l'appelait "grand-mère", simplement. Mais il se trouvait que grand-père était son petit-fils, et que c'était aussi mon grand-père. Il s'occupait de nous, le pauvre. Le dimanche, avant la messe, il nous coiffait. D'abord grand-mère, puis moi. Il m'aspergeait également d'une eau de Cologne qui sentait très mauvais. Je me souviens encore de l'odeur. En fait, elle n'était pas horrible, juste stupide. Mais quand les choses stupides recommencent tous les dimanches, elles finissent par devenir horribles. Et quand il me peignait, je me plaignais, parce que le peigne ressemblait plutôt à une brosse de menuisier. Grand-mère ne se plaignait jamais. Elle portait des lunettes aux verres plus épais qu'une lentille de télescope. Ce qui était amusant, c'était qu'elle n'y voyait rien, avec ou sans lunettes, mais au moins les verres la protégeaient-ils de la bourrasque. Un jour, un médecin nous avait dit que celle-ci tuait beaucoup de vieux. Mon grand-père estima que les lunettes ne la protégeraient pas des vents de côté, aussi la coiffa-t-il d'une casquette pourvue d'oreilles d'âne. Mais à sa taille.

Je crois que grand-mère était heureuse. Je veux dire aussi heureuse qu'une plante peut l'être, parce que, à part prendre des bains de soleil assise devant la porte, elle ne faisait rien de la journée. Etait-elle heureuse ? Comment savoir si une plante est très heureuse ou très malheureuse ? Il n'y avait guère de différence entre grand-mère et une plante verte, si ce n'est que parfois, au dîner, elle parlait :

— Quand je me rappelle…

Et quand elle se rappelait, elle pouvait vraiment remonter très loin. Au début, je ne comprenais pas. Jusqu'au jour où je m'aperçus que, lorsqu'elle parlait de la guerre, elle ne parlait pas de celle de

grand-père mais d'une autre, parce qu'elle faisait allusion à des "tromblons".

Mais je raconte tout ça sur grand-mère juste parce que j'avais dit que je parlerais d'elle. Moi, c'est des hommes de la Lune que je veux parler.

Il y avait toujours eu des hommes de la Lune disséminés dans la région. Très peu nombreux, car je n'en avais encore jamais vu. On parlait d'eux comme des lucioles, des yeux de perdrix ou de la guerre de Cent Ans. Des événements si insignifiants ou anciens qu'on n'en parlait que ponctuellement. Mais, cet hiver-là, le ciel fut d'une limpidité incroyable. La nuit, il n'y avait pas de nuages. Et quand il ne faisait pas trop froid, les gens sortaient pour regarder les étoiles. Les paysans regardent surtout le ciel pour savoir quel temps il va faire. Cet hiver, ils regardaient les étoiles filantes parce que les hommes de la Lune descendaient de la Lune sur elles. C'était une image un peu ridicule. Mon frère et mon grand-père pouvaient passer des heures à montrer les étoiles du doigt. L'un disait : "Regarde, là !" Et l'autre : "Regarde, et là !" Une nuit, mon père sortit avec son fusil, une cigarette à la bouche, l'air dégagé. Mon frère désigna une étoile : "Regarde !" et, avant qu'elle disparaisse, mon père feignit de tirer : "Boum !" Par pur hasard, à cet instant l'étoile filante modifia sa trajectoire, comme si elle s'effondrait, exactement comme un moineau blessé. A part grand-mère, tout le monde se mit à rire. Je ne comprends pas ce qui les faisait rire. Parfois, les étoiles tombaient vraiment. Et les hommes de la Lune qui voyageaient dessus se retrouvaient réduits en bouillie. Un jour, un voisin laboureur nous raconta une histoire. Une étoile était tombée sur ses terres. Il disait que les hommes de la Lune étaient si abîmés qu'ils ne pouvaient même pas servir d'engrais.

Ce n'étaient pas de mauvaises gens. Simplement, les affaires marchaient mal. Très très mal, pour être sincère. Et quand il n'y a pas de solution, il peut arriver que les gens commettent des sottises, comme par exemple tirer sur les étoiles filantes. Quels problèmes avions-nous à la maison ? Eh bien, pendant des générations, les membres de la famille avaient travaillé comme des brutes pour mettre un peu d'argent de côté. Les économies avaient servi à acheter plus de terres, de vignes, d'oliviers. Et au moment où nous possédions enfin beaucoup de vignes et d'oliviers, nous ignorions comment nous allions cueillir le raisin et les olives. Les journaliers du village ne voulaient pas entendre parler de venir travailler sur nos terres. En fait, il n'en restait guère. La plupart étaient partis en ville et, l'été, ils revenaient se pavaner dans des voitures impressionnantes. Et le peu qui restait exigeait des salaires que nous ne pouvions verser. Cela tombait sous le sens : s'ils touchaient plus que le produit de la vente du vin et de l'huile sur le marché, où était notre bénéfice ? Les fruits pourrissaient sur la branche.

Mais peu après cette nuit (celle de l'étable, pas celle du coup de fusil) l'homme de la Lune revint. Je rentrais de l'école à bicyclette par le sentier. Il était bordé d'oliviers chargés de fruits. Dans un tournant, je tombai sur l'homme de la Lune. Il faisait de petits sauts et cueillait des olives par poignées. Il était tellement absorbé qu'il ne me vit même pas venir.

— Sélénite ! criai-je.

Il fit un bond, cette fois d'effroi. Mais il resta. Un peu comme les lapins éblouis par des phares de voiture.

— Voleur ! fis-je.

— J'ai faim, allégua-t-il.